

## Ces grands feux d'automne

Souvent, quand on les avait allumés sur les côtes les plus en vue des contreforts du Mont-Tendre, on les voyait d'à peu près tous les points un peu élevés de la Vallée, et même parfois du fond. Alors on découvrait ces fumées qui avaient pris naissance en quelques foyers et puis qui s'étiraient le long des pâturages qui sont, on le sait, perpendiculaires à la pente, c'est-à-dire qu'ils vont en long, suivant les courbes de niveau. Et quand la fumée passait d'un plan à l'autre, d'une combe à l'autre, elle pénétrait à l'intérieur des forêts de sapins et de hêtres où elle se dissolvait peu à peu en des nuages moins denses. Avec la distance, elle finirait toujours par disparaître.

Et ces grandes fumées, on pouvait croire que la forêt brûlait, étaient la résultante de grands feux de branches que l'on avait allumés après que l'on ait empilé ce matériel résultant d'une grosse coupe. C'est qu'il fallait décombrer, comme on dit, soit dégager le pâturage, le laisser enfin respirer, après que les forêts aient peu à peu pris une partie de la place, surtout par le biais de ces sapins de bordures qui mettent des branches gigantesques, avec désormais de grandes zones d'ombres permanentes, et cela crée ainsi des microclimats froids et acides où l'herbe ne pousse presque plus. Alors il est temps de couper, de rajeunir, d'assainir. Et on le sait, on verrait bientôt à la surface de ces sous-bois qui ne donnaient plus rien, de nouvelles fleurs. Et parce que l'on aurait coupé, et cela au contraire de ceux qui ne connaissent rien à la forêt et croient que d'abattre un arbre, un seul, est un sacrilège, cela redonnerait vie à quantité d'espèces qui s'étaient raréfiées, et qui même, sans cette coupe salutaire, auraient complètement disparu.

De belles grandes fumées qui permettaient de comprendre que là-bas, au cœur des forêts, sur la côte, l'on activait. On le faisait d'ordinaire maintenant avec de grosses machines. Parmi lesquelles des tracteurs avec des fourches que l'on passait par-dessous les branches, pour les pousser, les mettre en tas, puis les lever et bientôt aller les déposer sur le feu le plus proche. Du radical. Du mécanique aussi. Après que le feu soit allumé, on verrait donc tout ce combustible aujourd'hui inutile, sait-on pour l'avenir, prendre feu et puis bientôt répandre cette immense fumée blanche et grise que l'on voit à distance. C'est beau. Il est simplement dommage que plus tard les cendres qui résulteraient de ces grands feux, on ne les éliminerait pas, et que celles-ci donneraient naissance, ici ou là, à des parcelles de moindre rendement, avec des mauvaises herbes et tout ce qui va avec, même les cailloux que l'on avait pu prendre avec les branches ou ceux que les machines auraient retournés en cet endroit.

Ainsi cela se passe-t-il là-haut. Et lui, admirant ce spectacle des grands feux, à distance, suivant des yeux la trajectoire des fumées, contemplant celles-ci presque avec admiration, il se souvint que de tels foyers, quoique de bien plus petits, il en avait fait des dix et des cents. Il avait brûlé des branches de sapins et

de hêtres, de noisetiers, de frênes, de sorbiers ou d'érables moins souvent, car ces arbres-là, on les garde, et cela avait fait à son tour une grande fumée qui lui piquait les yeux. Des fois même où il devait vite se retirer sous peine de suffoquer. Mais comble de la situation, c'est que cela ne l'ennuyait pas. Au contraire, il les aimait, ces grosses fumées avec lesquelles, en quelque manière, il jouait, et il ne tenait d'ailleurs qu'à lui, anticipant un tourbillon du vent ou de bise les chassant contre lui, de les éviter en se retirant d'urgence ici ou là pour affronter le foyer sur un autre côté. Et toujours l'on recommence. Et ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune branche sur le pâturage, à peine quelques brindilles que l'œil voit à peine. Faire son boulot propre en ordre.

Les grands feux. Que l'on a tous fait. Qui sont bien de l'automne, encore que parfois l'on puisse les voir antérieurement dans la saison, au mois de septembre, et même au mois d'août. Très peu souvent en juillet où, à cause du sec, l'on redoute de mettre le feu à la forêt et que l'on ne voie débarquer par là, dans votre quartier, pourtant complètement perdu en des forêts non exposées aux regards de ceux d'en bas, les hautes instances de l'assurance incendie ! Que juste après la pluie, quand l'humidité de ces grands bois permettait d'absorber sans conséquence les branchilles enflammées qui, inévitablement, montent dans le ciel pour aller plus tard se reposer un peu partout dans les forêts et les pâturages. Mais sans n'y avoir aucune incidence.



De grands feux sur les côtes des contreforts du Mont-Tendre.



Des feux ici et là, et la forêt cède alors la place à ce qui avait été pâturage pendant des siècles, mais que l'on avait négligé depuis que l'on ne fabriquait plus sur cet alpage.

